

Sylvain Namur

Les jours enfuis de Béatrice

Blaise Martineau

27 octobre, 2025

Les jours enfuis de Béatrice (Sylvain Namur)

Chronique littéraire par Blaise Martineau

Les jours enfuis de Béatrice est un roman qui frappe d'abord par l'ampleur de ses intentions. À travers Béatrice, mais aussi Alphonse, Clément et Jules, l'auteur s'attaque à des thèmes universels et douloureux : le racisme, l'homophobie, le deuil, les amours contrariés, la transmission familiale. Ces personnages, parfois esquissés dans leur solitude, parfois réunis dans leurs blessures partagées, forment une mosaïque humaine qui veut embrasser la complexité du monde contemporain.

Ce qui retient l'attention, c'est la sincérité du projet. Le livre ne cherche pas à flatter ni à se plier aux attentes d'un lectorat avide de facilité. Il s'inscrit plutôt dans une volonté de témoigner, de poser un regard lucide sur des destins fragilisés, de donner une voix à celles et ceux qu'on relègue souvent dans l'ombre. À travers cette démarche, on sent un auteur profondément habité par son sujet, prêt à expérimenter pour faire entendre une vérité intime.

L'expérimentation formelle est d'ailleurs au cœur du livre. L'absence volontaire d'auxiliaires, choix radical, confère au texte une cadence singulière, presque rugueuse. Ce parti pris peut dérouter, mais il témoigne d'une recherche d'authenticité, comme si l'auteur avait voulu épurer la langue jusqu'à son ossature pour laisser apparaître une émotion brute. De la même façon, l'ajout d'une bande sonore disponible sur YouTube, conçue comme une « trame sonore originale » du roman, inscrit l'œuvre dans une approche transmédia. On lit, mais on peut aussi écouter, comme si l'histoire se prolongeait dans un autre médium, dans une autre vibration.

Cette audace n'est cependant pas sans limites. Le foisonnement des thèmes, la densité des trajectoires, l'écriture volontairement dépouillée peuvent parfois diluer l'attention du lecteur. L'intrigue, en cherchant à tenir ensemble tant d'expériences et de blessures, perd par moments en clarté. Mais ces fragilités font aussi partie de la texture du livre. Elles rappellent que nous sommes devant une œuvre qui n'a pas peur de s'exposer telle qu'elle est : imparfaite, mais profondément habitée.

C'est peut-être là sa valeur la plus précieuse. On lit *Les jours enfuis de Béatrice* non pas comme un roman parfaitement poli, mais comme un geste littéraire sincère, presque brut, où chaque aspérité raconte quelque chose du cheminement de l'auteur. On peut y voir un laboratoire d'écriture, un lieu où l'expérimentation côtoie la confession, et où l'on pressent que ce qui compte, ce n'est pas tant l'efficacité narrative que la tentative de dire l'indicible.

En fin de compte, *Les jours enfuis de Béatrice* est un livre qui se reçoit comme un témoignage. Il s'adresse aux lecteurs qui acceptent de se confronter à un texte qui ne cède pas aux codes habituels, qui ose bousculer par sa forme comme par ses thèmes. Ceux-là trouveront, derrière ses fragilités, une œuvre touchante et singulière, animée par un véritable souffle. On en ressort avec l'impression d'avoir croisé une voix qui, malgré ses limites, a choisi de dire ce que tant préfèrent taire : la fragilité, la différence, l'amour blessé mais tenace.

Introduction

1. **Titre:** Les jours enfuis de Béatrice
2. **Auteur:** Sylvain Namur
3. **Éditeur:** Autopublié
4. **Illustrateur:** Aucun illustrateur mentionné
5. **Genre:** Fiction (Roman contemporain)
6. **Pourquoi ai-je choisi ce livre?**

J'ai d'abord reçu ce roman dans le cadre d'un service de presse, une démarche toujours particulière qui place le chroniqueur dans une relation de confiance. Lorsqu'un auteur confie son livre à un lecteur critique, il lui tend un objet encore fragile, porteur d'une voix qu'il espère voir résonner au-delà de lui-même. C'est avec cet état d'esprit attentif que j'ai ouvert *Les jours enfuis de Béatrice*.

Avant même d'entamer la première page, c'est le titre qui a éveillé ma curiosité. Il comporte une tournure inhabituelle, mais que j'ai choisi de lire comme une dissonance volontaire. Cette singularité attire le regard, déstabilise un instant, puis installe une tonalité particulière. C'est une façon de rappeler que la littérature n'est pas qu'une affaire de conformité, mais aussi de liberté et d'invention. Mon intérêt premier est donc né de cette impression : un roman qui s'annonce non pas lisse et convenu, mais au contraire vivant, audacieux et prêt à prendre des risques.

À cette curiosité initiale se sont ajoutés les thèmes sérieux et audacieux que le livre aborde : le racisme, l'homophobie, la perte, la violence intime, mais aussi la transmission familiale et le désir d'émancipation. Ces réalités, lourdes et complexes, m'ont semblé appeler un traitement littéraire qui mérite d'être salué, ne serait-ce que par le courage d'y plonger sans détour.

Enfin, le projet se distingue par une dimension expérimentale qui m'a semblé à la fois surprenante et intrigante : une écriture dépouillée de ses auxiliaires, ce qui confère au texte une cadence particulière, et l'ajout d'une bande sonore sur YouTube qui prolonge l'expérience de lecture dans une dimension transmédia. Tout cela témoigne d'une volonté de repousser les frontières traditionnelles du roman. C'est précisément ce mélange d'audace, de gravité thématique et d'originalité formelle qui m'a convaincu de donner une chance à ce livre.

Le cadre

L'histoire se déroule principalement en France, dans un cadre qui évolue au fil du temps : la maison familiale, la cuisine où Béatrice partage ses petits déjeuners, le métro parisien avec ses tensions sociales, puis plus tard l'école, le collège et d'autres espaces domestiques ou urbains. On suit Béatrice depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, ce qui donne au roman une temporalité étendue : plusieurs années s'écoulent sous nos yeux.

Le décor, tantôt intime (une chambre d'enfant, une table de cuisine), tantôt public (la cour d'école, la rue, le métro), reflète les tensions entre l'espace clos de l'autorité parentale et l'espace ouvert où Béatrice découvre le monde et ses contradictions.

Les personnages

- **Béatrice** : héroïne du roman, d'abord petite fille curieuse et naïve, puis adolescente en quête de liberté. Ce qui la rend mémorable, c'est son mélange de lucidité et d'incompréhension face au monde adulte.
- **Hortense** : sa mère, figure autoritaire, rigide, parfois cruelle, qui incarne les normes sociales et morales d'une époque. Elle est à la fois aimante et enfermante, et ses contradictions marquent profondément Béatrice.
- **Anatole** : le père, souvent absent, parfois violent, mais dont la présence ou l'absence structure la vie familiale.
- **Personnages secondaires** : des camarades de classe, des voisins, des figures sociales (professeurs, commerçants), qui ajoutent de la profondeur à l'univers et confrontent Béatrice à d'autres perspectives.

Chacun de ces personnages n'est pas seulement un acteur de l'intrigue, mais une voix symbolique représentant des forces sociales (patriarcat, conservatisme, émancipation, marginalité).

L'ingrue

Début

Dès les premières pages, le lecteur est plongé dans l'univers intime de Béatrice, encore enfant, façonnée par une mère autoritaire dont la parole résonne comme une loi inflexible. La relation mère-fille est présentée dans une tension permanente entre amour, contrôle et soumission. Les petits gestes du quotidien — les repas partagés, les ordres donnés sans explication, les regards sévères — deviennent autant de marques d'une emprise silencieuse. C'est dans ce climat que Béatrice fait ses premiers pas vers l'école, symbole d'ouverture au monde mais aussi de confrontation aux règles sociales. L'une des scènes les plus marquantes de ce début se déroule dans le métro : Béatrice observe innocemment un couple homosexuel, moment de découverte qui aurait pu être empreint de tendresse ou de curiosité, mais qui se heurte immédiatement au jugement brutal de sa mère. Cette réprimande, incompréhensible aux yeux de l'enfant, révèle à la fois la dureté des préjugés transmis et l'écart grandissant entre la sensibilité de Béatrice et l'intransigeance du monde adulte. Le début du roman installe ainsi une double fracture : intérieure, entre l'enfant et sa mère, et extérieure, entre la naïveté de l'enfance et la rigidité sociale.

Milieu

À mesure que Béatrice grandit, l'adolescence devient le terrain où s'aiguisent les contradictions. La maison familiale, autrefois simple cadre de l'enfance, se transforme en espace de conflit. La figure maternelle, toujours autoritaire, prend une dimension quasi oppressive : chaque choix, chaque élan de liberté de Béatrice est immédiatement rappelé à l'ordre. Cette lutte constante nourrit chez la jeune fille une conscience plus aiguë des injustices qui l'entourent. Les premières amitiés à l'école ou au collège lui ouvrent d'autres perspectives, mais elles sont souvent fragilisées par l'ombre des normes sociales et familiales qui planent sur elle. La violence, parfois larvée, parfois explicite, s'installe comme une composante de son quotidien, venant rappeler que l'affection et la cruauté peuvent cohabiter dans le même foyer. L'auteur accentue ici l'intensité dramatique en opposant le désir d'émancipation de Béatrice — sa soif de penser par elle-même, d'aimer librement, de respirer enfin — au contrôle implacable des figures d'autorité qui l'entourent. Le milieu du récit cristallise cette tension : Béatrice n'est plus seulement une enfant

soumise, mais une adolescente qui se débat, qui conteste, et qui découvre que le prix de la liberté est souvent la rupture avec ceux qu'on aime.

Fin

Sans dévoiler l'ensemble des rebondissements, la fin du roman s'attarde sur la transformation progressive de Béatrice en jeune adulte. L'histoire, loin d'offrir une résolution idyllique, trace plutôt le portrait d'une lutte continue : celle d'une fille qui tente de s'arracher aux liens contraignants de l'obéissance imposée pour inventer sa propre manière d'exister. Ce n'est pas un parcours linéaire ni triomphant : les blessures accumulées demeurent, et les cicatrices de l'enfance ne disparaissent pas par magie. Pourtant, ce qui se dessine dans les dernières pages, c'est une forme de résistance intime. Béatrice comprend que la liberté ne se conquiert pas seulement dans le rejet frontal des normes, mais aussi dans l'invention de ses propres gestes, dans la construction patiente d'un espace intérieur où elle peut enfin respirer. Le roman se clôture sur cette impression ambivalente : d'un côté, un monde social toujours oppressant, où les règles et les jugements restent bien présents; de l'autre, une jeune femme qui, malgré la douleur et les limites imposées, ose chercher une voie nouvelle. La fin n'est pas une délivrance totale, mais une promesse discrète : celle d'une voix qui refuse de se taire et d'une existence qui s'affirme, fragile mais résolue, au sein d'un univers mouvant et exigeant.

Analyse approfondie

Les jours enfuis de Béatrice

Note : Cette analyse approfondie a été réalisée à partir d'un fichier PDF fourni par l'auteur dans le cadre d'un service de presse.

Une œuvre-mosaïque ambitieuse

Le manuscrit *Les jours enfuis de Béatrice* de Sylvain Namur se présente d'emblée comme une œuvre à l'ambition narrative et thématique considérable. Fresque familiale s'étalant sur près de soixante-dix ans, de l'après-guerre aux années 2020, le roman se donne pour mission de sonder la généalogie des violences intimes et sociales qui façonnent et brisent les destins individuels. La démarche de l'auteur est courageuse, affrontant sans détour des thèmes d'une grande gravité : le racisme systémique, l'homophobie meurtrière, le deuil pathologique et les dysfonctionnements familiaux profonds. Le texte ne cherche ni à complaire ni à rassurer ; il se veut un témoignage brut, un "cri contre toutes les haines", comme l'annonce la dédicace liminaire.

La problématique centrale qui innerve l'ensemble du récit est celle de la transmission. Le roman explore avec une acuité clinique la manière dont les traumatismes, les préjugés et les schémas comportementaux se perpétuent, de manière consciente ou inconsciente, d'une génération à l'autre. Le titre même, *Les jours enfuis de Béatrice*, suggère une existence qui échappe à son propre sujet, une vie vécue par procuration, sous l'emprise de forces passées qui dictent un présent douloureux et un avenir incertain. C'est l'histoire d'une vie non vécue, dont les conséquences se répercutent en cascade sur la descendance.

Cette analyse se propose de disséquer les mécanismes de cette œuvre complexe. Dans un premier temps, elle examinera l'architecture narrative du roman et sa filiation revendiquée avec le *Madame Bovary* de Flaubert, pour en mesurer à la fois l'hommage et le détournement critique. Elle se penchera ensuite sur les partis pris stylistiques radicaux de l'auteur — notamment l'écriture sous contrainte sans auxiliaires et la dimension transmédiaque — pour en évaluer la portée et les limites. Une troisième partie sera consacrée à l'analyse thématique des violences qui structurent le récit. Enfin, une étude psychologique approfondie des personnages principaux permettra de mettre en lumière la dynamique de la transmission traumatique, illustrant comment chaque figure, de Béatrice à son fils Clément, incarne une facette de cet héritage empoisonné.

L'architecture narrative

De Béatrice à Clément

Le roman de Sylvain Namur est scindé en deux grandes parties narratives qui, bien que suivant une chronologie globale, fonctionnent avant tout comme un diptyque thématique. La première moitié du récit se concentre sur la trajectoire de Béatrice, de sa petite enfance sous le joug maternel jusqu'à son mariage et la naissance de son fils. La seconde partie bascule pour suivre le destin de Clément, de sa propre enfance à l'âge adulte. Cette structure en miroir n'est pas un simple artifice de composition ; elle est le moteur même de la démonstration de l'auteur sur la répétition des cycles de souffrance.

L'exemple le plus frappant de ce procédé est la mise en parallèle des premières rentrées scolaires. Le chapitre 2, "Jour de pluie", décrit l'entrée à l'école de Béatrice comme une expérience traumatisante, marquée par l'angoisse, le froid et l'incompréhension face à l'abandon maternel. Des décennies plus tard, le chapitre 22, "Grand soleil", relate la première rentrée de Clément. Le titre annonce déjà une rupture de ton : l'enthousiasme et l'impatience du petit garçon contrastent vivement avec la détresse de sa mère au même âge. Cependant, malgré cette différence de climat émotionnel, la structure de la scène est identique : l'attente devant le portail, la découverte de la classe, l'observation du parent depuis la fenêtre. Cette construction en écho suggère à la fois la permanence des rituels sociaux et la possibilité d'une rupture dans la transmission de la misère affective. Si Clément aborde le monde avec une joie que sa mère n'a jamais connue, il reste néanmoins le produit des névroses parentales, qui ne tarderont pas à le rattraper, notamment à travers les disputes violentes entre Alphonse et Béatrice qui marqueront son enfance.

Cette architecture narrative sert une thèse quasi clinique sur le déterminisme. La première partie du roman expose un ensemble de causes : l'éducation rigide et normative d'Hortense, la violence patriarcale et le racisme d'Anatole, la brutalité des préjugés sociaux qui brisent le premier amour de Béatrice. La seconde partie en déroule les conséquences inéluctables. Clément n'est pas un personnage qui naît ex nihilo ; il est l'héritier direct des traumatismes non résolus de ses parents et de ses grands-parents. La violence qu'il subit n'est pas un événement fortuit, mais un héritage. La structure du roman n'est donc pas un simple choix esthétique, elle est la démonstration en acte d'une tragédie dont les rouages sont exposés au lecteur. Les "jours enfuis" de Béatrice ne sont pas seulement les siens ; ce sont aussi ceux qu'elle dérobe, malgré elle, à son propre fils.

L'ombre de Madame Bovary

Dans sa note d'intention, Sylvain Namur revendique explicitement la filiation avec le chef-d'œuvre de Gustave Flaubert, précisant que son personnage "Béatrice s'inspire largement"

d'Emma Bovary. Cet hommage mérite d'être exploré au-delà de la simple déclaration. Comme son illustre modèle, Béatrice est une figure de la désillusion. Prisonnière d'un quotidien qu'elle juge médiocre, elle aspire à une autre vie. Cette insatisfaction chronique, ce "bovarysme", se manifeste d'abord par ses frustrations d'adolescente cloîtrée par sa mère, puis par une incapacité à trouver le bonheur dans son mariage avec Alphonse, et enfin par des dépenses compulsives et une négligence affective envers son fils, qui sont autant de tentatives désespérées d'échapper à sa condition.

Toutefois, la comparaison révèle rapidement ses limites et met en lumière l'originalité du projet de Namur. L'ennui de Béatrice n'est pas, comme chez Emma, le produit d'une imagination nourrie de lectures romanesques. Sa tragédie est ancrée dans une réalité sociale bien plus brutale. Son malheur prend racine dans le racisme de son père et la lâcheté de sa mère, qui détruisent son premier amour avec Alphonse, un jeune homme noir. C'est cet événement, et non une rêverie abstraite, qui constitue la fracture originelle de son existence. Sylvain Namur déplace ainsi la critique flaubertienne des mœurs de la bourgeoisie de province vers une critique virulente des violences systémiques — racisme, patriarcat, homophobie — qui structurent la société française contemporaine.

Cette distinction fondamentale se reflète dans le style. Là où Flaubert ciselait une prose parfaite et inventait le style indirect libre pour fusionner la voix du narrateur avec la conscience de son personnage, Namur opte pour une démarche radicalement opposée. Sa prose, factuelle, dépouillée et soumise à une contrainte grammaticale stricte, crée une distance clinique avec ses personnages. Il ne s'agit pas de s'immerger dans la psyché de Béatrice, mais d'observer, comme un entomologiste, les causes et les effets qui régissent son comportement. La démarche de Namur n'est donc pas une imitation, mais un dialogue critique avec son modèle, une réécriture du mythe de Bovary à l'aune des traumatismes contemporains.

Une expérimentation stylistique radicale

L'écriture sans auxiliaires

Le choix stylistique le plus marquant du roman est une contrainte que l'auteur s'impose et annonce dès les premières pages : "Excepté pour ces chansons, vous ne trouverez aucun auxiliaire dans ce livre". Cette décision, qui rapproche l'œuvre des expérimentations de l'Oulipo, a des conséquences grammaticales et sémantiques profondes. La suppression des verbes "être" et "avoir" comme auxiliaires empêche la formation de tous les temps composés (passé composé, plus-que-parfait, futur antérieur) et de la voix passive. Le récit est ainsi contraint de se déployer principalement au présent de l'indicatif ou au passé simple, dans une succession de phrases actives.

Ce parti pris génère plusieurs effets littéraires puissants. Premièrement, il crée un style télégraphique, factuel et behavioriste. Les phrases se réduisent souvent à des constats d'action dépouillés de toute analyse psychologique : "Hortense posa le bol de sa fille sur la table", "Béatrice entra dans la pièce". Cette écriture, qualifiée de "singulière, presque rugueuse" dans ma chronique au début du présent document, donne au lecteur l'impression de lire un rapport de police ou un compte-rendu clinique des événements, instaurant une distance froide et objective. Deuxièmement, cette contrainte écrase la temporalité. Sans temps composés pour hiérarchiser les actions passées, la narration perd en profondeur chronologique. Les événements se succèdent sur un même plan, comme une série d'instantanés isolés, renforçant le sentiment que les personnages subissent leur vie sans pouvoir la mettre en perspective ou en tirer des leçons.

Si cette contrainte est particulièrement efficace pour décrire des scènes de tension ou de violence brute, elle n'est pas sans limites. Elle peut, sur la longueur, engendrer une certaine monotonie et appauvrir la nuance psychologique, la langue se trouvant privée de certains de ses outils les plus subtils pour exprimer la complexité des sentiments.

Cependant, cette démarche stylistique transcende le simple jeu formel. En retirant les verbes "être" et "avoir", l'auteur prive ses personnages des outils linguistiques fondamentaux pour exprimer l'identité ("je suis") et l'expérience accumulée ("j'ai vécu"). Ce vide grammatical symbolise un vide psychologique. Les personnages sont ce qu'ils font. Ils n'ont pas le recul nécessaire pour verbaliser leur souffrance ; ils l'agissent et la reproduisent. Cette écriture incarne une forme d'aphasie émotionnelle, un symptôme caractéristique du trouble de stress post-traumatique. Le style n'est donc pas un simple support du thème ; il est le thème. La contrainte grammaticale est la métaphore de la cage mentale dans laquelle les personnages sont enfermés. Le roman ne décrit pas le trauma, il le performe linguistiquement.

La dimension transmédiarique

En contrepoint de cette prose narrative volontairement froide, Sylvain Namur introduit une dimension lyrique et transmédiarique. L'auteur a composé, avec l'aide d'une intelligence artificielle, une série de chansons dont les paroles sont retranscrites en fin de volume et qui sont accessibles sur une plateforme vidéo. Comme souligné dans ma chronique, cette démarche prolonge l'expérience de lecture au-delà du texte seul.

Ces textes, qui s'apparentent à des poèmes en prose, fonctionnent comme des monologues intérieurs. Ils offrent une soupape émotionnelle et restaurent la subjectivité que la contrainte stylistique tend à effacer. Par exemple, la chanson "Le rouge à lèvres" expose la détresse et le déchirement intérieur d'Hortense découvrant l'infidélité d'Anatole avec une intensité que la prose factuelle du chapitre 3 ne fait que suggérer. De même, la chanson "Fin du voyage" donne une voix posthume à Jules, offrant une perspective poignante sur son meurtre et son amour pour

Clément. Cette bande-son n'est donc pas un simple ajout, mais une composante essentielle de l'économie affective de l'œuvre. Elle comble les silences de la narration et donne accès à la vie intérieure des personnages, là où la prose principale choisit de se taire.

Analyse Thématique des Violences Intimes et Sociales

La généalogie de la haine

Le racisme et l'homophobie sont les deux piliers de la violence sociale qui structurent le roman. Ils ne sont pas traités comme des incidents isolés, mais comme des forces systémiques qui se transmettent et détruisent des vies.

Le racisme est le péché originel qui scelle le destin de Béatrice. Il est incarné par la figure d'Anatole, dont les préjugés, à la fois désinvoltes et brutaux, sont représentatifs d'une mentalité post-coloniale tenace. Ses insultes ("putain de nègre", "gens des colonies") et son refus catégorique d'accepter Alphonse comme gendre brisent le premier amour de sa fille et la précipitent dans une vie de malheur. Ce racisme n'est pas confiné à la sphère privée ; il est reproduit dans le monde du travail par des personnages comme Gérard, le chef de supermarché d'Alphonse, qui justifie son mépris par des stéréotypes coloniaux.

L'homophobie, quant à elle, traverse toutes les générations du roman. Elle naît d'une ignorance pétrie de conventions chez la jeune Hortense, qui s'offusque d'un baiser entre deux femmes dans le métro sans comprendre pourquoi. Elle se mue en violence verbale et en rejet viscéral chez Alphonse, pourtant lui-même victime de racisme, lorsqu'il apprend l'homosexualité de son fils Clément, qu'il traite de "sale pédé" en citant la Bible. Cette haine culmine dans la violence physique la plus extrême avec l'agression et le meurtre de Jules, le premier amour de Clément, par une bande de jeunes désœuvrés. Le long monologue de Jules et Clément lors de la soirée qui précède le drame constitue un véritable manifeste contre les micro-agressions, les blagues humiliantes et la peur constante qui constituent le quotidien des personnes LGBTQ+.

Traumatismes et cicatrices

La perte est un autre thème central qui façonne la psyché des personnages. La fausse couche de Béatrice, au chapitre 16, est un traumatisme fondateur. Vécue dans la solitude et la douleur, elle marque le début de sa dépression et de sa déconnexion affective, notamment avec son fils Clément, conçu dans l'ombre de cet enfant perdu.

Le meurtre de Jules est le point de bascule de la seconde partie du roman. Il est décrit non seulement comme une tragédie personnelle pour Clément, mais aussi comme un crime de haine dont la gestion est rendue encore plus douloureuse par l'indifférence de la police et la réaction haineuse des parents de Jules, qui le chassent de l'appartement qu'il partageait avec son

compagnon. Le deuil de Clément, compliqué par la négligence de sa mère Béatrice qui oublie jusqu'à l'existence et la mort de Jules, devient le moteur de son évolution psychologique pour le reste du roman, le plongeant dans une longue dépression dont il ne sortira que grâce à l'amour patient de Sébastien.

La Famille comme Épicentre du Conflit

Loin d'être un refuge, la famille est dépeinte dans le roman comme l'épicentre du conflit et de la violence. La violence physique d'Anatole, symbolisée par la gifle qu'il assène à Béatrice adolescente, est un acte de domination patriarcale qui la terrorise et la soumet. La violence psychologique est plus insidieuse mais tout aussi destructrice : l'éducation rigide et castratrice d'Hortense, les disputes incessantes et violentes entre Alphonse et Béatrice au sujet de l'argent et de la négligence domestique, et l'indifférence totale de Béatrice envers les besoins émotionnels de son fils créent un environnement toxique. Clément grandit dans ce climat de tension permanente, se réfugiant sous son lit pour échapper aux cris, et devenant le réceptacle de toutes les frustrations de ses parents.

La psyché des personnages

Béatrice : victime et bourreau

Béatrice est sans doute le personnage le plus complexe et le plus tragique du roman. Son arc narratif est celui d'une lente et inexorable descente aux enfers, illustrant parfaitement la manière dont une victime peut devenir à son tour un agent de souffrance. D'abord victime d'une éducation normative et d'un père raciste qui détruit son avenir sentimental, elle est incapable de surmonter ce traumatisme initial. Elle devient une adulte dépressive, immature et égocentrique, reproduisant involontairement les schémas de ses propres parents.

Elle hérite de l'incapacité à communiquer de sa mère Hortense et de la violence latente et de l'égocentrisme de son père Anatole. Cette reproduction se manifeste par sa négligence affective envers Clément, qu'elle est incapable d'aimer et de protéger, et par son incapacité à gérer sa propre vie, marquée par des dépenses compulsives et une instabilité chronique. Sa déchéance finale, avec le diagnostic de la maladie à corps de Lewy qui la plonge dans la démence, est la métaphore ultime d'une vie qui lui a toujours échappé, de "jours" qui se sont "enfuis" sans qu'elle n'ait jamais eu de prise sur eux.

Hortense : la métamorphose d'une conscience

Face à la tragédie de Béatrice, Hortense incarne la figure de la rédemption et de la rupture du cycle de la haine. Initialement, elle est l'agent de la répression sociale : elle applique sans les questionner les normes patriarcales, se montre complice passive du racisme de son mari et

exprime une homophobie pétrie d'ignorance. Sa prise de conscience est progressive et courageuse. Le premier point de bascule est sa confrontation avec Anatole, où elle refuse pour la première fois de se soumettre à son autorité.

Par la suite, elle devient le seul soutien familial d'Alphonse, puis, et surtout, de son petit-fils Clément. Le point culminant de sa transformation est son acceptation immédiate, joyeuse et inconditionnelle de l'homosexualité de Clément, lui révélant qu'elle le savait depuis longtemps et que son amour pour lui transcende tous les préjugés. Cette scène, qui contraste violemment avec les réactions de rejet d'Alphonse et d'indifférence méprisante de Béatrice, fait d'Hortense le véritable cœur moral du roman. Elle passe du statut de gardienne des normes à celui de refuge d'amour, brisant le cycle de la haine et transmettant à Clément une valeur que personne d'autre dans sa famille n'a su lui offrir.

Clément : l'héritier des fêlures

Clément est le réceptacle de tous les traumatismes familiaux et sociaux. Il hérite de la négligence de sa mère, du rejet de son père après son coming out, et subit de plein fouet le racisme et l'homophobie de la société, qui culminent avec le meurtre de son premier amour, Jules. Son parcours est celui d'une résilience difficile et douloureuse. Sa jeunesse est marquée par la délinquance, une réaction à l'instabilité de son environnement familial. La perte de Jules le plonge dans une profonde dépression, mais c'est aussi à travers cette épreuve qu'il commence à se construire en opposition aux schémas destructeurs de ses parents. Sa relation avec Sébastien, bien que complexe et hantée par le fantôme de Jules, représente une possibilité de guérison et de construction. Leur mariage final n'est pas une fin de conte de fées, mais un acte volontaire et réfléchi, une tentative de créer la stabilité et la sécurité affective qu'il n'a jamais connues. Clément est le personnage qui, ayant le plus souffert, parvient à transformer cette souffrance en une quête de sens, d'amour et de transmission positive, notamment en prenant soin de sa grand-mère Hortense jusqu'à la fin.

Cette dynamique de transmission et de rupture des cycles de violence traverse toutes les générations, en commençant par Anatole. Probablement marqué par un traumatisme de guerre, ce dernier manifeste une violence patriarcale, du racisme, de l'homophobie, de l'infidélité et une forte négligence affective. Il transmet directement cet héritage de violence à sa famille, provoquant la rupture avec sa fille, Béatrice. Son épouse, Hortense, est d'abord soumise à ce patriarcat, intériorisant les normes sociales de son temps. Cela se traduit par une grande rigidité et une homophobie initiale, la rendant passivement complice du racisme ambiant. Si elle transmet cette rigidité à Béatrice, Hortense est cependant la première à amorcer une rupture de cycle, en développant une acceptation profonde et en transmettant un amour inconditionnel à son petit-fils, Clément.

Béatrice, quant à elle, hérite de l'éducation rigide de sa mère, mais subit aussi le traumatisme d'une rupture amoureuse provoquée par le racisme, une fausse couche et la négligence parentale. En conséquence, elle sombre dans la dépression, les dépenses compulsives et une incapacité à communiquer, transmettant à son tour la négligence, l'instabilité affective et ses propres traumas à Clément. Le père de Clément, Alphonse, est lui-même une victime du racisme systémique. La colère qui en résulte se mue en une homophobie violente lorsqu'il rejette brutalement son fils après son coming out, léguant à Clément le lourd fardeau du rejet paternel.

On observe ainsi les rôles pivots d'Hortense et de Clément. Hortense est la première à briser consciemment une partie de l'héritage toxique, en particulier la haine et le préjugé. Clément, bien qu'héritier de tous les maux – négligence maternelle, rejet paternel, racisme, homophobie sociétale et meurtre de son compagnon –, est celui qui tente de construire activement une alternative. Il transforme la passivité subie par sa mère en une action consciente, visant à créer un avenir différent et à rompre définitivement le cycle de la souffrance.

Conclusion

En définitive, *Les jours enfuis de Béatrice* s'impose comme une œuvre d'une puissance indéniable. Sa force réside dans sa sincérité brute, son refus de tout compromis dans la description des violences et sa capacité à créer des personnages complexes, à la fois détestables et touchants. L'expérimentation stylistique, bien que parfois aride, sert puissamment le propos en incarnant la fragmentation psychologique des personnages et leur incapacité à verbaliser leur souffrance. La structure narrative, en faisant dialoguer les générations, offre une démonstration implacable des mécanismes de la transmission traumatique.

Cependant, comme le suggère ma chronique, l'œuvre n'est pas exempte de faiblesses. L'accumulation de tragédies — adultère, incendie, violence conjugale, fausse couche, racisme, meurtre, démence, AVC — frôle parfois la surcharge. Cette densité dramatique, si elle vise à illustrer un déterminisme implacable, risque par moments de noyer la singularité de chaque événement dans un flot continu de malheur, ce qui peut amoindrir l'impact émotionnel sur le lecteur et confiner au misérabilisme.

Malgré cette réserve, *Les jours enfuis de Béatrice* demeure une œuvre nécessaire et courageuse. C'est un "roman-cri", qui explore sans fard les racines de la haine et les cicatrices qu'elle laisse sur les individus et les familles. Son originalité formelle, sa profondeur thématique et la complexité de ses personnages en font un manuscrit marquant, dont la portée dépasse largement ses quelques fragilités. Il ne laisse pas son lecteur indemne, et c'est là, sans doute, la marque d'une littérature authentique et pertinente.

...

